

Daniel Defoe, *La grande tempête*, traduction et édition critique par Nathalie Bernard et Emmanuelle Peraldo

Paris, Classiques Garnier, 2018, 244 p. ISBN : 978-2-406-06809-9. 29 €

Sophie Chiari

D'emblée, sachons gré à Nathalie Bernard et à Emmanuelle Peraldo, toutes deux spécialistes de la littérature anglaise du XVIII^e siècle, d'avoir eu la bonne idée de faire découvrir ou redécouvrir au lectorat français *La grande tempête*¹, recueil de quelque 70 lettres publiées par Daniel Defoe juste après la tempête qui sévit en particulier dans le sud de l'Angleterre les 26 et 27 novembre 1703² et que les deux traductrices rattachent à une « poétique de la catastrophe » (p. 24), expression qui, dans le cas de cet écrit un peu atypique, pourrait être nuancée et donner lieu à celle de « rhétorique de la catastrophe ». L'entreprise est d'autant plus salutaire que les catastrophes, parce qu'elles portent atteinte à « la vie nue », pour reprendre une expression de Giorgio Agamben³, continuent à fasciner nos contemporains et que les approches environnementales et écocritiques renouvellent actuellement le champ de la critique littéraire. Les études consacrées à Defoe, en particulier, mettent désormais en lumière la prédilection de l'écrivain pour l'écriture de la nature (« nature writing »). Robert Markley est sans doute l'un des pionniers de cette nouvelle veine critique. Selon lui, Defoe « rejette la notion naïve d'une écologie primitive » (cité p. 25) : mais, en vérité, ce rejet se situe bien en amont des écrits de Defoe et se trouve déjà dans des textes du XVI^e siècle qui, s'ils mettent en exergue une philosophie vitaliste, ne contiennent pour autant aucun discours « naïf » témoignant d'une quelconque « écologie primitive ». Il conviendrait donc, pour mieux saisir les enjeux de *La grande tempête*, de situer Defoe dans un courant de pensée qui prend naissance avec des traités du XVII^e siècle tels que *Lamentable newes, The last terrible tempestious windes and weather*, ou encore *The windie yeare*, tous trois datés de 1613 et non traduits à ce jour. On voit en effet déjà s'esquisser ici les bribes du modèle de la collecte de données prôné par Defoe.

²La chronologie proposée en début d'ouvrage permet de contextualiser une œuvre encore mal connue en France et la bibliographie concise qui clôt le volume permettra à tout lecteur désireux d'en savoir plus d'approfondir ses connaissances dans ce domaine. L'introduction critique témoigne du sérieux de l'entreprise de Nathalie Bernard et Emmanuelle Peraldo et de l'enthousiasme avec lequel elles se sont attelées à l'édition, à l'introduction et à la traduction du « premier texte d'envergure écrit par Defoe », qui se situe au croisement de l'« histoire » (ou du documentaire) et de la « fiction » (p. 17) et qui, par certains aspects, semble se présenter « comme une sorte d'atelier d'écriture fictionnelle » (p. 24). Les parallèles entre *La grande tempête* et les observations climatiques qui agrémentent *Robinson Crusoé*, publié en 1719 et cité en préambule dans l'excellente traduction de Françoise du Sorbier, sont à ce titre fort éclairants.

³Si, dans le texte de Defoe, la représentation de la grande tempête reste clairement ordonnée par la croyance (son déchaînement serait une preuve de l'existence de Dieu), elle intègre malgré tout les éléments d'une description que l'auteur souhaite rationnelle, et c'est de cette tension entre le surnaturel et le naturel que surgit l'un des principaux intérêts de l'ouvrage. On aurait d'ailleurs pu s'attendre à voir citée, dans cette introduction, *l'Histoire des vents* (1622) de Francis Bacon, absente des sources primaires, mais qui fut la première grande étude systématique des vents et qui, comme le texte de Defoe, se situe à l'interface de la littérature, de la science, et des croyances populaires.⁴L'introduction se concentre plutôt sur les journaux et les lettres qui, en ce début de XVIII^e siècle, témoignent d'un intérêt accru pour la lecture du ciel qui fait alors la part belle à l'expérience sensible prônée par les empiristes.

⁴Certaines affirmations peuvent sembler pour le moins paradoxales, comme lorsque les deux auteurs de cette édition critique nous expliquent que « l'accumulation des chiffres et des données peut parfois toucher davantage le lecteur que des passages décrivant les tourments de ceux qui ont subi la tempête » (p. 26). Il semblerait au contraire que ce genre de liste crée un effet de mise à distance entre l'événement et le lecteur, ce qui est peut-être précisément l'une des caractéristiques d'un écrit de type journalistique par opposition à un texte de type romanesque. Autre affirmation paradoxale : « *La Grande Tempête* [...] apparaît [...] comme un récit atemporel, voire plus que jamais d'actualité » (p. 30). Le propre d'un récit atemporel étant d'échapper à l'actualité, on serait tenté de dire que si le texte de Defoe résonne toujours aujourd'hui, c'est

précisément parce qu'au-delà de l'événement factuel qu'il tente de circonscrire, il propose une réflexion sur l'écart entre le fait et sa perception qui participe d'une réflexion épistémologique.

5La traduction proprement dite se lit avec plaisir et permet au lecteur de se plonger dans les premiers récits journalistiques du XVIII^e siècle qui s'offrent à nous comme autant de romans embryonnaires qui s'imbriquent les uns dans les autres pour former un véritable kaléidoscope narratif. Les traductrices ont opté pour une reproduction fidèle de l'original. On se bornera à noter simplement quelques petites maladroresses, « one Mr. Tiringam »⁵devenant « un Mr Tiringam » au lieu « d'un certain Mr Tiringam », p. 134, ou encore « as she was going out of the Chamber when the Roof broke in »⁶ donnant lieu à une construction fautive, « au moment où elle sortait de la chambre *et que* le toit s'effondrait », p. 123. Nathalie Bernard et Emmanuelle Peraldo précisent dans une « Note sur la traduction » qu'elles ont pris le parti de « conserver [...] les variations qui, dans le texte anglais, affectent l'orthographe des patronymes et des toponymes », au motif que ces variations « rend[ent] compte de la hâte avec laquelle le texte a été composé par Defoe et par les contributeurs censés lui avoir fourni leurs témoignages écrits ». Pour ne prendre que deux exemples, William Camden devient dans le texte William « Cambden » (p. 57), et Swansea est orthographié « Swanzy » (p. 166). Il s'agit là d'un choix défendable, mais l'impression d'étrangeté qui en résulte parfois dans le texte cible n'était sans doute pas celle provoquée, à l'origine, par le texte source. En effet, si les variations peuvent effectivement témoigner d'une écriture hâtive, elles sont aussi, bien souvent, le signe d'une orthographe qui n'est tout simplement pas encore fixée et qui n'avait donc rien de particulièrement anormal en ce début de XVIII^e siècle.

6La traduction est, dans son ensemble, claire et rigoureuse—tout au plus signalera-t-on quelques ambiguïtés qui auraient mérité d'être levées : « le sujet se prête à l'exagération avec moins de risque que tout autre », p. 42, n'est par exemple pas d'une clarté limpide. Certaines audaces traductives s'essayaient parfois à relever un pari risqué. Ainsi, le poème pastoral du chapitre III (au style volontairement archaisant dans l'original, il est vrai) donne lieu à des vers encore plus désuets en français qu'en anglais, les traductrices s'étant efforcées d'en rendre la rime :

Prepare then, lovely Swain; prepare to hear,

The worst Report that ever reach'd your Ear.⁷

Prépare-toi, aimable pâtre, prépare-toi à écouter

Le pire récit auquel tu aies ton oreille prêté. (p. 79)

7Ici, l'usage du vers libre aurait sans doute permis de fluidifier quelque peu la langue.

8Par ailleurs, toute la difficulté de traduire ce texte composite de Defoe réside dans le choix d'un vocabulaire précis, parfois technique, mais jamais jargonnant. Les traductrices y parviennent fort bien. Signalons simplement au passage qu'en anglais, « A fine Breeze » et « A small Gale »⁸ paraissent plus distincts l'un de l'autre que les équivalents français proposés par les traductrices (« légère brise » et « jolie brise », p. 63)⁹ et que, dans un tout autre domaine, « les grands arbres destinés à la construction » (p. 147)—« the large Timber Trees » dans le texte anglais¹⁰—peuvent tout simplement être qualifiés de bois de charpente. On retrouve ici l'intérêt de Defoe pour les conséquences économiques de la tempête, parfois au détriment des conséquences humaines, comme le souligne à raison l'introduction critique. Si aujourd'hui la hiérarchisation de ses priorités peut paraître choquante (ses remarques sur le prix des tuiles et les dégâts causés sur les souches de cheminée passent avant son constat sur les victimes), il faut néanmoins garder à l'esprit que le livre est aussi un formidable hommage à la résilience humaine : ce qui fascine Defoe, ce sont ceux qui survivent et qui, en réécrivant la catastrophe, se réinventent. On voit déjà se décliner ici les rapports du trauma et de l'écriture...

9On l'aura compris, le travail de Nathalie Bernard et d'Emmanuelle Peraldo permet de rendre justice à cette œuvre méconnue qu'est *La grande tempête*. S'il est vrai qu'elle marque un nouveau départ dans la carrière d'un écrivain passé par la case prison peu avant que n'advienne cette catastrophe météorologique, il est donc important de se plonger dans la lecture de cet ouvrage éclectique où le mentir-vrai est de mise. Certes, à l'origine, Defoe n'a pas lui-même écrit toutes les lettres contenues dans son livre, mais il avoue les avoir retravaillées. Parce qu'il est assumé, ce procédé de réécriture fait passer l'œuvre à la postérité littéraire : c'est à nous, désormais, de la réhabiliter comme elle le mérite. En d'autres termes, à la lumière de cette première traduction

de *The Storm* en français, c'est à nous qu'il revient d'apprécier à sa juste valeur un écrit où les lecteurs les plus attentifs ne manqueront pas de voir un texte précurseur de la « météosensibilité »¹¹ telle que l'a définie Alain Corbin.